

////// LA REVUE DU MOULIN ROUGE; LA REVUE NEGRE AU  
THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES; GROCK AU PALACE.

Si un certain snobisme esthétique a parfois exagéré le culte du clown et de la fête foraine, l'on ne peut s'empêcher pourtant de trouver une singulière valeur artistique à nombre de spectacles de music-hall. Ce qui caractérise ceux-ci est le respect de la technique et du beau métier. Combien de chanteurs ou de violonistes ont, en leur art, une technique équivalente à celle d'un trapéziste de force moyenne? Peut-être vaut-il mieux ne pas trop se poser la question! Je sais bien que la vie de l'acrobate est mise en danger par la moindre défaillance de métier. La tentation alors ne vient-elle pas bien facilement à l'esprit de regretter qu'il n'y ait pas un petit, oh! tout petit danger pour une chanteuse à rater son *si bémol*, ou pour un violoniste à produire de trop grinçantes harmoniques!

C'est un des leit-motifs de la critique d'André Levinson que d'insister sur la valeur de la danse au music-hall. Le chant, souvent, n'y est pas inférieur. Et n'est-ce pas un des timbres les plus charmants qui se puissent entendre que celui de Saint-Granier? Au Moulin-Rouge, une scène représente une *Noce à la foire du Trône*. Au moment traditionnel des chansons, un quintette vocal, parodiant le style de l'opérette classique, permet à une chanteuse de vocaliser avec infiniment de légèreté jusqu'au *mi bémol* suraigu. Toute la scène, du reste, est admirablement arrangée musicalement, et ferait, je crois bien, la

joie d'un Auric, ou encore d'un Rieti. Une *matelote* finale, fort bien dansée par M. Gayto, est d'un rythme excellent.

Une scène entière sans rythmes syncopés, c'est chose rare à l'heure actuelle. Le jazz prend sa revanche à l' « opéra music-hall » des Champs-Élysées, où toute une partie est consacrée à une *Revue Nègre*. Ce sont des sortes de scènes de la vie nègre, sans lien entre elles, qui représentent le quai d'un port sur le Mississipi, un noir marchand d'oranges à New-York, un dimanche devant une église de campagne en Louisiane, un cabaret à Charleston, etc... Un jazz excellent ne cesse pas, pendant ce temps, sans qu'il y ait un arrêt, un trou dans le rythme. Blues et shimmys, — sans compter airs hawaïens ou valse fort poétiques, assimilés par le jazz de la façon la plus naturelle du monde, — s'amalgament à merveille avec les « quotidiennes scènes » qui défilent sous nos yeux. Cette musique de jazz, que nous sommes habitués à entendre transplantée dans nos décors civilisés, prend ici une étrange signification humaine. Il semble que l'on surprenne la vie se transposer, se muer directement en rythme, en musique. Surtout chez les races primitives, il y a dans toute l'existence une sorte de *présence* musicale. On constate ici à quel point la musique nègre émane, non pas d'individualités séparées, mais du fond même de la vie d'une race encore très proche de la nature. A travers elle s'exprime non pas un « moi » humain, mais une vie purement instinctive, également : une vie extra-humaine, si je puis employer le jargon de l'occultisme actuel, la vie des élémentaux de la nature. Et c'est par ce côté extra-humain que l'art des fils de Cham s'accorde si facilement aux rythmes mécaniques de nos machines modernes. Et pourtant, quelle poignante expression des sentiments ne sait-elle pas rendre parfois ! Le solo de saxophone du joueur d'oranges à New-York en est un exemple frappant ; M. Sydney Bechet le joue du reste en vraiment grand artiste. Par contre, un autre solo, de trompette bouchée celui-là, semble la transposition musicale, irrésistiblement cocasse, de la rumeur de toute une basse-cour enrôlée. A exprimer dans l'ensemble l'âme et la destinée familière de toute une race, ce spectacle arrive, pour moi, à dégager comme une saveur épique ; oui, l'on songe parfois à une sorte d'épopée collective, familière, grotesque, sauvage et assez sensuelle, où le fond même, assez trouble parfois, de l'existence, se manifeste directement en rythme, et par là prend une valeur universelle. Miss Joséphine Baker, l'étoile de la troupe, à la fois danseuse et chanteuse, anime la plupart des scènes de son entrain endiablé et de sa fantaisie.

Si la *Revue Nègre* est le triomphe d'un art collectif, celui de l'excentrique Grock est le triomphe d'un art individuel. Dans l'un des sketches qu'il joue au Palace, il s'efforce, sous la menace de coups de marteau sur la tête et de pointes enfoncées.... autre part, d'apprendre à jouer de la batterie d'un jazz. On sent toute la tension d'un faible « moi » humain misérablement livré à ses seules forces, aux prises avec tout un élément mécanique, rythmique, qu'il n'arrive pas à dominer. Il s'efforce tant qu'il peut, mais

////////////////////

n'arrive juste pas une fois. L'on saisit là à l'état pur l'une des sources du comique qu'indique Bergson, la lutte entre l'individuel et la discipline collective, le vivant et le mécanique. C'est aussi un instrumentiste au talent infiniment varié que Grock. Il joue du piano avec autorité, charme dans le toucher, en vrai virtuose. Il tire des sons fort jolis d'un violon long tout au plus de vingt centimètres, fait ressembler son étrange accordéon cylindrique soit à un formidable harmonium, soit à une tendre clarinette; il « yodèle » fort comiquement les vocalises d'une tyrolienne, ou encore il joue au saxophone de mirlitonnesques pas redoublés. Et c'est cette perfection de musicien qui lui permet de donner une force singulière à cet autre élément du comique, classique depuis Aristote : le contraste; par exemple, se servir comme d'un toboggan du couvercle soulevé du piano sur lequel une seconde auparavant il jouait sentimentalement un morceau à la Mendelssohn.

Bien d'autres spectacles encore mériteraient l'attention. Qu'il me suffise d'exprimer un vœu. Je voudrais que tous les tenants exclusifs d'un art classique, formel, impersonnel, aillent voir le film de Charlot, la *Ruée vers l'or*. Peut-être sentiront-ils, en voyant Chaplin écouter nostalgiquement les échos lointains d'une vieille ballade irlandaise, jusqu'où peut s'élever l'expression des retentissements subjectifs de la musique.

RAYMOND PETIT.

////////////////////